

Alfred STREIFF, Fred
(décembre 1914 - décembre 1944)

Alfred Sreiff est l'un des 11 résistants mosellans, instituteurs, du GMA "Groupe Mobile d'Alsace" Sud-Ouest du Réseau alsacien MARTIAL, tous issus de l'Ecole Normale de Montigny-lès-Metz (Moselle), qui, après avoir participé à la libération de leur région d'accueil, combattirent au sein de la "BIAL", Brigade Indépendante Alsace-Lorraine, dans les Vosges, puis en Alsace. Voici son parcours tragique :

Il fait partie du groupe nombreux des instituteurs de l'Ecole Normale de Montigny-lès-Metz (Moselle) ayant rejoint la BIAL, mais est le seul d'entre eux à ne pas se retrouver, comme tous les autres, en Périgord, mais à Agen, après la défaite.

Instituteur à Angevillers (Moselle) en 1938-39, il a suivi, comme tous ses camarades instituteurs, une formation aux EOR (Elèves Officiers Réserve) dans divers RIF (Régiments d'infanterie de Forteresse chargés de la défense de la Ligne Maginot proche) ; puis il est admis à l'Ecole d'Infanterie et des Chars de St-Maixant. En 1938, il est affecté comme lieutenant à la 7^e Ccompagnie du 69^e RIF.

Il est mobilisé à Morhange le 25 Août 1939, et tient de suite un journal détaillé (40 pages) jusqu'à mi-mai 1940, où apparaissent aussi bien empathie que critiques, très vives, envers certains officiers d'active qu'il côtoie, journal agrémenté de photos (peu nettes), et de citations telle que : *«L'esprit refuse d'admettre ce qui répugne au cœur»* (Schopenhauer).

Le 14 juin 1940 son capitaine se maintenant près de la ligne Maginot, il est chargé de diriger le repli du reste de la compagnie vers le Sud, près de Lunéville puis jusqu'à Gerbeviller (Moselle).

Là, dit-il dans un rapport adressé ultérieurement à un général français : *«Sur ma droite des éléments français se rendent sans même tirer un coup de fusil. Le Lieutenant X empêche les officiers de résister, disant : " Pensez à votre famille ! "*

Une dernière contre-attaque meurtrière qu'il dirige avec quelques volontaires, retarde la reddition, le 21 juin. *"...Un général allemand vient en personne nous reconnaître ; on me sépare de mes hommes [puisque Mosellan]. Or j'ai un devoir à remplir vis-à-vis d'eux, de chef et d'ami»*. Il donne alors, dans son rapport, une dizaine de noms - du lieutenant au 2^e classe - de ceux qui ont accepté d'aller jusqu'au bout avec lui, morts ou non.

"Mon Général, je ne demande rien pour moi [on lui a déjà décerné la Croix de Guerre]. J'étais officier, j'ai fait mon devoir. J'ai peur d'ailleurs de ne pas avoir été à la hauteur : trop jeune pour commander une Compagnie [à 25 ans] mais je désirerais que mes camarades obtiennent la récompense qu'ils ont méritée : ils ont d'abord voulu sauver l'honneur avant de se rendre. – Les faits ci-dessus peuvent vous être confirmés par le lieutenant Y etc...». Tel était l'homme.

Dans la Résistance

Libéré, il se fait démobiliser en novembre 1940 à Agen, où s'est repliée la Préfecture du Haut-Rhin. Il entre au "Service des Réfugiés et Expulsés" que dirige Maurice Jacob, ancien chef de division à la Préfecture du Haut-Rhin (Colmar), et dans lequel figurent de nombreux alsaciens (voir la biographie de J.P. Burger et celle de Maurice Jacob, sur le présent site). Un groupe «Cigognes» de résistants se forme autour de Jacob, avec des alsaciens du service, tels Paul Blazy¹, Joseph Meistermann etc., mais aussi Jean-Pierre Burger, qui porte une grande admiration à la fois à son chef, Jacob, ainsi qu'à Streiff.

En Août 43, après l'arrestation de Jacob et de Blazy, au château de Laclotte, près de Castelculier², le groupe est démantelé. Frischmann, abbé lorrain, et "Fred" montent en février 1944

un nouveau groupe de Résistance, qui, au printemps, se rattache au Corps Franc Pommiers "CFP" de l'ORA³, bien armé grâce à son encadrement par une majorité d'officiers d'active. L'activité principale, avant le 6 juin, consiste en la réception de parachutages, et la constitution de caches d'armes - dans les caves, et même au domicile de J-P.Burger....

A la veille du 6 juin une «Compagnie Streiff» (région Agen-Bon-Encontre) d'environ 90 hommes est mentionnée par le CFP, incluse dans un «Bataillon d'Agen» du commandant Ribourt. Le lieutenant Streiff est secondé par deux sous-lieutenants, les abbés Frischmann et Maurel. Restant à domicile, ils ne forment pour l'instant pas un maquis, ce qui va avoir de graves conséquences..

Le jour du débarquement, suite au mot d'ordre codé "*Le père la Cerise est verni*" (c'est-à-dire déclenchement de la lutte ouverte) il y a distribution d'armement aux résistants locaux et réunion des chefs de section avec "*Fred*" pour une opération de sabotage le lendemain 7 juin.

Le drame du 7 juin 1944

Il y avait eu fuite la veille au soir : des propos imprudents de X, concernant l'opération de sabotage prévue, à un père de Milicien... et c'est l'engrenage tragique : dénonciation à la Gestapo d'Agen où des interrogatoires musclés obligent X à livrer quelques noms et adresses. Très tôt le 7, le chef de section Guichard, responsable des armes, arrêté, torturé, parle ; l'installation provisoire du groupe au Château de Laclotte est donnée. Streiff est arrêté avec son chargé de logistique peu après, en se rendant à l'adresse de Guichard, devenue souricière, pour récupérer leur véhicule contenant leurs sacs tyroliens.. La Gestapo fait alors intervenir une Compagnie du 1er Bataillon du Régiment «der Führer» de la sinistre *SS panzer division* «das Reich», depuis Valence d'Agen pour attaquer le château, presque abandonné à leur arrivée. Il y a des morts, surtout civils, abattus "*pour avoir aidé les terroristes*". Les SS continuent leur tournée, au village proche de Saint-Pierre de Clairac. Et là, comble d'imprudence: dans leur fuite, tout juste avant l'irruption des Nazis, deux membres de la Cie laissent sur une table une liste de noms (*et non de pseudos!*) avec en regard les armes attribuées ! D'où captures ciblées des "*terroristes*", et à nouveau massacre d'autres "*innocents*". En tout sur les deux lieux, exécution de 17 hommes, 11 de la compagnie, dont 2 Alsaciens : Charles Goerig, qui seul avec le chef Mazeau avait défendu le château, et Georges Gaentzler. Les trois hommes livrés aux interrogatoires au siège de la Gestapo à Agen, hors Streiff, furent dirigés sur la prison St-Michel de Toulouse. Ils eurent la chance de se retrouver libres, en même temps d'ailleurs que Malraux, le 19 Août, les allemands quittant Toulouse sans sévir dans la prison...

Un «*Collectif d'Orphelins de St-Pierre de Clairac*» a rassemblé les documents d'enquêtes judiciaires, les témoignages, permettant de reconstituer à peu près en détail cette histoire tragique⁴. D'après les dépositions, l'enquête fait bien ressortir que "*Fred*" a résisté aux très violents interrogatoires. Pourtant il fut soumis pendant 2 semaines à des tortures, qu'il se décida à décrire à son chef Pleis peu avant son décès, telles l'estrapade, la noyade... et autres.

Ses amis rescapés, considérant qu'ils lui doivent la vie, ont tenté de le libérer : finalement un échange avec un "officier" allemand prisonnier a lieu après interventions, tractations d'intermédiaires, dont une personne bénéficiant de la neutralité suisse et son ami Jean-Pierre... Streiff ne le saura - et sans doute pas totalement - qu'après son élargissement, alors qu'il était censé être exécuté.

De cet épisode tragique, plein d'imprudences, d'excès de confiance, de sa part comme de celle de ses hommes, il devait - en dépit de son attitude courageuse et en tant que chef - se sentir terriblement responsable alors qu'il était libéré, lui, face aux 17 victimes...

A la tête d'une section de la compagnie Iéna, puis de la Cie

Le 22 août 1944, un groupe d'une douzaine de résistants «débarque» d'un car réquisitionné, dans un château près de Gimont, dans le Gers, venant d'Agen libéré. Ils sont envoyés par le CFP renforcer le groupe de Toulouse de résistants alsaciens-lorrains que Charles Pleis a constitué, et qui, à présent inclus lui aussi dans le CFP, est la compagnie Iéna, commandée alors par Louis Argence. Il y a là Streiff, Maurel, natif et curé d'Agen, belliqueux, prêt à suivre Streiff partout, les Alsaciens

Jaeger et J-P.Burger, le lorrain Venturelli et d'autres (voir "La création du Bataillon Metz" sur le présent site)

Pleis raconte: "*Mon premier contact avec Streiff fut décevant... Qui c'est ce coco-là ? Comment? Ce lorrain de vieille souche ne comprend pas qu'il y a une «question d'Alsace-Lorraine»? Sa voix gouailleuse, l'éclair de ses yeux... nous mettent mal à l'aise. "Pourquoi faire une exception, répond-il; cette province est française et doit être traitée comme telle. Pas d'exception..!"* - [cette liberté de ton, vis-à- vis d'un supérieur, officier d'active, les surprend...]

Mon adjoint Paul MEYER me souffle : "Tu devrais te méfier! D'où sort-il ?" Mais Maurel nous confie bientôt que Streiff a échappé à une exécution et qu'il est encore mal remis des tortures qu'il a subies. Cette confiance change notre regard et c'est le premier pas vers une chaude camaraderie. Je saurai un jour qu'un officier allemand lui a dit, après un nouvel interrogatoire "musclé" sans résultat: "*Vous êtes officier? Vous faites honneur à l'Armée Française.*"⁵



Septembre 1944, Alfred Streiff, Fred,
au milieu de sa section, Cie Iéna (photo J.P..Burger)



Alfred Streiff,
septembre 1944

Lors des combats des Vosges, en septembre 1944, au sein de la BIAL, le Lieutenant Streiff et sa section - dans laquelle tous ceux qui l'avaient accompagné tenaient à figurer - se distinguent à Bois-le-Prince (Haute-Saône); il refuse alors pour lui-même les citations que ses sergents obtiennent. A la mi-octobre, au moment où de Lattre décide l'arrêt provisoire de l'offensive au Sud des Vosges, faute d'avancée assez rapide, les compagnies Iéna et Kléber, du Bataillon Metz commandé par Pleis, sont chargées d'une déroutante mission: tenir une position au-dessus de Ramonchamp (Vosges), sans tirer un seul coup de feu (sauf sur ordre, en cas d'attaque allemande importante), pendant 2 jours et 2 nuits, sous une pluie diluvienne, à proximité des lignes allemandes. Chacun est trempé jusqu'aux os, et terré dans un trou. Les Allemands proches lancent quelques grenades : un mort, 2 blessés, dont Streiff, légèrement⁶. Son abri s'est écroulé sur lui, il reste coincé longtemps et crie; il a des hallucinations : toutes les horreurs des geôles de la Gestapo ressurgissent.

Mi-décembre 1944, les autorités alsaciennes, réfugiées ou expulsées, reviennent à Strasbourg libérée, telle Mgr RUCH, évêque de la ville. Celui-ci, ramené de Périgueux par Bernard Metz, le 9 décembre, a tenu à venir honorer dès le 13 au Mont Ste-Odile, lieu hautement symbolique, la "Patronne de l'Alsace", avant même le premier Office saint en la Cathédrale, le 17 décembre⁷.

Beaucoup de pèlerins arrivent. Le Général Schwartz, gouverneur de Strasbourg par interim, le commissaire du Gouvernement Blondel sont là. Mais aussi André Malraux, "Colonel Berger", le chef de la Brigade Indépendante Alsace-Lorraine, la "BIAL", avec son état-major, et une de ses

compagnies, la compagnie "Iéna", à présent commandée par le lieutenant "Fred" Streiff. Elle est chargée de la sécurité des personnalités, auxquelles elle rend les honneurs. Une de ses sections patrouille sur les flancs du Mont, près de Klingenthal, à la recherche, suivant une rumeur (infondée), d'éventuels parachutistes allemands, mais aussi de mines... sans disposer de "poêle à frire"... Toujours proche de ses hommes, Streiff y participe. Soudain, une mine explose : 5 hommes sont blessés par éclats, 3 grièvement dont Streiff qui décède peu après à l'hôpital d'Obernai.

Le lendemain, les honneurs des armes sont rendus à cet officier altruiste, lors d'une cérémonie particulièrement poignante, vu son passé. A titre posthume, comme c'est hélas souvent le cas, la Légion d'Honneur et la Médaille de la Résistance lui sont décernées, à lui qui, comme beaucoup d'autres Lorrains de la BIAL, n'eut pas l'honneur de participer à la libération de sa Province.

Il est à noter que le Lieutenant Fred Streiff a assumé successivement le commandement de trois compagnies⁸ sans que lui soit attribué - ni qu'il ait sollicité - le grade de capitaine, normal pour un chef de compagnie.

En hommage, le Groupe Scolaire de Morhange (Moselle) où il est né le 17 décembre 1914, porte son nom.



Plaque commémorative apposée au Groupe Scolaire de Morhange (Moselle)

Guy Argence

1 Le courrier du Mémorial n°25 (2015): "Dossier Caricatures": Paul Blazy. (A.Blazy et Eric Le Normand)

2 Ils sont longuement interrogés à la prison St-Michel de Toulouse, puis déportés ; Jacob ne survivra pas en avril 1944.

3 "Le Corps Franc Pommiès", du Général M.Céroni, t.1 (1980) - Edit.du Grand Rond - Toulouse 1980.

4 voir le site Internet: "www.7juin44.fr" tenu par M.Sercan, fils d'un fusillé ; site très documenté; contribution et témoignage de J.P. Burger.

5 extrait de l'hommage de Pleis à Streiff, [Revue "L'Alsace Française", octobre 1948](#), sur ce site.

6 voir Paul Ernst : "Journal de route d'un ancien de la Cie Iéna", in bull. BAL n°131, p. 7 (17 et 18/10/1944)

7 B. Metz : "L'évêque, le Général et le Sous-Lieutenant" in bull BAL n° 254-55 (pp. 40-41), et 256-57 (pp. 53-59).

8 la première en 1940, puis la Cie Streiff du CFP (100 hommes), et fin 1944 la Cie Iéna.